

JOURNAL DE LA SOCIÉTÉ STATISTIQUE DE PARIS

JSFS

Vie de la société

Journal de la société statistique de Paris, tome 21 (1880), p. 169-173

http://www.numdam.org/item?id=JSFS_1880__21__169_0

© Société de statistique de Paris, 1880, tous droits réservés.

L'accès aux archives de la revue « Journal de la société statistique de Paris » (<http://publications-sfds.math.cnrs.fr/index.php/J-SFdS>) implique l'accord avec les conditions générales d'utilisation (<http://www.numdam.org/conditions>). Toute utilisation commerciale ou impression systématique est constitutive d'une infraction pénale. Toute copie ou impression de ce fichier doit contenir la présente mention de copyright.

NUMDAM

Article numérisé dans le cadre du programme
Numérisation de documents anciens mathématiques
<http://www.numdam.org/>

JOURNAL

DE LA

SOCIÉTÉ DE STATISTIQUE DE PARIS

N° 7. — JUILLET 1880.

HIPPOLYTE PASSY

Après Villermé, Volowski, Léonce de Lavergne et Michel Chevalier, la Société de statistique de Paris vient de faire une perte plus douloureuse encore, s'il est possible.

Son Président d'honneur, l'homme vénérable qui dirigeait ses travaux depuis plus de quinze ans, Hippolyte Passy, vient de mourir à Paris, le 1^{er} juin 1880, à l'âge de 87 ans.

M. E. Levasseur a rendu à la mémoire de l'homme illustre que nous pleurons un hommage digne de lui, et notre éminent confrère nous a permis de reproduire le discours qu'il a prononcé à l'Académie des sciences morales et politiques. Nous n'aurions donc rien à ajouter, si ce n'était pour nous un devoir de rappeler les services que M. Passy a rendus à la statistique en général et à notre Société en particulier.

Ce devoir, en ce qui me concerne, est d'autant plus impérieux que je ne puis oublier que c'est à M. Passy que je dois de faire partie de la Société des Économistes, et que c'est lui qui m'a désigné au choix de mes collègues pour les fonctions de secrétaire général de la Société de statistique que j'occupe depuis plus de huit ans.

Qu'on relise le discours d'inauguration des conférences internationales tenues en 1878 par notre Société, à l'occasion de l'Exposition universelle; on y trouvera la preuve que personne n'avait jusqu'à ce jour mieux compris que M. Passy l'étendue des services qu'on peut attendre de la science que nous cultivons.

Les grandes affaires qu'il avait été appelé à diriger, dans sa carrière gouvernementale, l'avaient complètement initié à cet ordre de travaux ; il n'est pas un de nous qui, dans les cas difficiles, n'ait eu recours à ses lumières, et on le faisait d'autant plus volontiers qu'on était sûr de trouver chez lui l'urbanité la plus parfaite jointe à la plus exquise bienveillance. Il suffit, du reste, de se reporter à la plupart de nos procès-verbaux, pour voir avec quelle méthode et quelle clarté il dirigeait nos débats et quels aperçus nouveaux il apportait dans nos discussions.

Jusque dans la plus extrême vieillesse, notre vénéré Président a suivi assidûment nos séances, et l'on se souvient qu'il y a trois mois à peine, il élucidait devant nous les questions compliquées qui se rattachent à la division du sol, à l'état de la propriété et aux causes de l'émigration de divers peuples.

Sa vaste érudition comblait à cet égard les lacunes de la statistique officielle et le passé même semblait n'avoir aucun secret pour lui.

L'inventaire des ressources propres à chaque pays, quelque exactes qu'en fussent les données, ne pouvait lui suffire. C'est aux causes souvent cachées des modifications qu'elles révèlent qu'il s'attachait surtout, et son expérience consommée les lui dévoilait aisément.

La force des choses et le désir de pénétrer plus profondément dans certains phénomènes obligent bien des savants à rétrécir le cercle de leurs études et à se spécialiser. Par la puissance de sa réflexion, M. Passy était arrivé à embrasser les faits dans leur généralité, à connaître leurs rapports les plus éloignés, et, par suite, à dominer la science et à en saisir la synthèse.

Ce puissant esprit, qui nous a si longtemps servi de guide, n'est plus, mais ses enseignements lui survivent, que ce soit notre consolation !

T. LOUA.

ACADÉMIE DES SCIENCES MORALES ET POLITIQUES

Séance du samedi 5 juin.

PRÉSIDENT DE M. LEVASSEUR.

Après la lecture du procès-verbal, M. le président se lève et prononce l'allocution qui suit :

MESSIEURS,

M. Hippolyte Passy est mort. La section d'économie politique a perdu son doyen, et l'Académie un de ses membres les plus anciens, les plus dévoués, les plus vénéralés.

M. Passy allait entrer dans sa quatre-vingt-huitième année ; mais il avait si bien conservé la vigueur de son corps et la plénitude de son intelligence que, jusque

vers la fin de l'année dernière, nous nous faisons illusion, ne songeant guère à son âge que pour mieux goûter les leçons de son expérience. Cependant, depuis plusieurs mois la vie s'affaiblissait en lui, et une longue agonie, supportée avec le calme qui était un des traits de son caractère, avait commencé. Sa perte était prévue, elle n'en est pas moins douloureuse.

Nous lui avons rendu les derniers devoirs jeudi. Comme il avait toujours aimé et pratiqué la simplicité, le fils a voulu se conformer aux habitudes et aux recommandations de son père en réglant avec simplicité la cérémonie funèbre.

C'était un deuil de famille, sans autre cortège que celui de parents et d'amis. Mais l'Institut, qui était devenu pour M. Passy comme une seconde famille, avait sa part et a eu sa place dans ce deuil.

J'ai la conviction, Messieurs, que votre président avait cette fois du moins, à défaut d'autre titre, le mérite de représenter le sentiment de l'Académie. J'avais toujours conservé une vive reconnaissance pour ce vieillard aimable qui avait encouragé mes premiers essais, et pour le confrère dont j'ai pendant douze ans goûté l'affectueuse bienveillance en partageant avec lui les travaux de la section. J'éprouvais comme j'éprouve encore en ce moment la même douleur que si j'eusse conduit un parent à sa dernière demeure, et une pénible émotion en songeant à la grandeur de la perte que nous venions de faire.

Ce n'est pas ici le moment de raconter la vie d'Hippolyte Passy et les services qu'il nous a rendus. Vous les avez d'ailleurs pour la plupart présents dans la mémoire, et le peu que j'en dirais resterait trop au-dessous de ce que vous pensez vous-mêmes. Je veux seulement rappeler quelques traits de la première partie de son existence. Quand la nature a créé le germe d'une belle intelligence, c'est l'éducation qui la forme et ce sont souvent les circonstances qui la développent.

Il n'est pas inutile de redire grâce à quelles circonstances Hippolyte Passy est devenu l'homme que nous avons connu.

Il était né le jour même où la reine Marie-Antoinette montait sur l'échafaud; son père, qui appartenait à l'administration des finances, avait été arrêté comme suspect, et sa mère se cachait dans un village des environs de Paris. Il débutait dans la vie au milieu de rudes épreuves. Cependant sa famille avait recouvré une grande situation lorsque Hippolyte, sorti de l'école militaire à dix-huit ans, partit comme officier de hussards pour faire sa première campagne. Mais c'était la campagne de Russie. Dans la retraite, le jeune officier, privé de son cheval qu'on avait mangé pendant son sommeil, fut fait prisonnier et enfermé à Wilna. Il s'échappa comme par miracle, traversa la Pologne à la faveur d'un déguisement et rejoignit l'armée un mois environ avant la bataille de Dresde. Il y fut blessé; il le fut plus grièvement aux environs de Leipzig en tentant un coup d'audace qui réussit, mais à la suite duquel Passy fut retrouvé gisant à terre et percé de plusieurs coups de lance. L'Empereur le décora: c'était l'avant-veille de la grande bataille des nations, c'est-à-dire deux jours avant ses vingt ans révolus.

Quoiqu'il eût été plus d'une fois encore atteint par le sabre ou par la lance de l'ennemi, il resta à cheval pendant toute la campagne de France. Il était à la bataille de Paris, défendant la butte Montmartre; il était le lendemain sur la route de Fontainebleau, annonçant à l'Empereur que tout était perdu.

La Restauration brisait son épée; mais il conserva de cette période de sa vie une remarquable ouverture d'esprit sur les questions militaires et sur la politique

européenne. Le jeune homme, impatient du repos, partit pour l'Amérique. La traversée sur un voilier était longue alors, et la bibliothèque du bord était peugarnie. Passy y trouva cependant un exemplaire d'Adam Smith. Il le prit pour tromper les heures. Il sentit bientôt la grandeur de cette philosophie des intérêts sociaux ; il lut, relut et médita l'ouvrage. Sa vocation était désormais déterminée, il était économiste. Le mouvement commercial des Antilles, l'activité du jeune peuple des États-Unis et le contraste de la civilisation européenne avec la vie sauvage, dans un temps où les Indiens étaient encore nombreux à l'est du Mississipi, étaient un spectacle bien propre à développer le germe des idées que la lecture d'Adam Smith venait de déposer dans l'esprit de M. Passy.

Vous savez, Messieurs, combien il aimait à rappeler les souvenirs de ce voyage et les enseignements qu'il en avait tirés.

De retour en France, il rentra à Gisors auprès de son père, dans une propriété qui était restée le patrimoine de sa famille. Il y passa environ dix années, consacrant ses matinées à la lecture et à la méditation, et partageant le reste entre les travaux des champs et les plaisirs de la chasse. Durant cette retraite, il refit par lui-même son éducation et il acheva de se tremper pour les destinées auxquelles la politique et la science allaient l'appeler.

Il a toujours conservé de ce séjour un souvenir reconnaissant ; il aimait à vanter les ombrages et les prairies de l'Epte, comme il aimait à répéter que la plus profitable instruction est celle que l'homme se donne quand il est devenu capable de réfléchir par lui-même.

Il appartenait au parti libéral ; il avait même écrit dans le *National* et il s'était lié alors à Paris avec de jeunes et illustres écrivains que la révolution de Juillet portait quelque temps après au pouvoir.

Il entra en même temps qu'eux à la Chambre des députés, où l'étendue de ses connaissances économiques lui assura tout d'abord une place distinguée. Il fut rapporteur du budget dès l'année 1831, plusieurs fois ministre, pair de France, membre de l'Assemblée législative. Pendant vingt et un ans, il parcourut avec honneur la carrière politique jusqu'au jour où elle lui fut fermée, comme à beaucoup de ses anciens amis, par le coup d'État du 2 décembre, qui le punit par la captivité d'être demeuré fidèle à la légalité et au droit.

Homme considérable et considéré de tous, il se sentait peu de goût pour les luttes journalières, et il aimait à considérer les choses d'un point de vue spéculatif. C'était moins un chef de parti qu'un homme de science. Ce tour d'esprit, vous le retrouvez, Messieurs, dans le principal ouvrage qu'il nous laisse et qui n'a pas été jusqu'ici assez étudié et discuté : *Des Formes de gouvernement et des lois qui les régissent*.

Aussi renonça-t-il sans regret et sans esprit de retour à la politique pour se consacrer tout entier à la science et à vos études. Il vous appartenait depuis longtemps. Correspondant dès 1833 ; immédiatement après le rétablissement de l'Académie des sciences morales et politiques, il avait été, à la mort du prince de Talleyrand, élu membre de la section d'économie politique et de statistique, le 7 juillet 1838.

Il en a été le membre le plus actif, il en est resté pour ainsi dire l'âme. Comme il avait beaucoup vu et lu, beaucoup retenu et beaucoup réfléchi, il n'était jamais embarrassé pour apporter dans une discussion quelque argument nouveau et

judicieux ou pour poser une question intéressante. Aussi était-il toujours prêt à fournir des sujets pour vos concours ; et, comme il était laborieux, il était également prêt à lire tous les manuscrits, qu'il appréciait d'un jugement sûr, et à rédiger des rapports. C'est pour un de ces rapports qu'il composa son beau *Mémoire sur les systèmes de culture et leur influence sur l'économie sociale*, de même que c'est pour répondre à un vœu de l'Académie qu'il écrivit, en 1848, son petit livre *Des Causes de l'inégalité des richesses*, un des traités destinés à combattre les fausses doctrines du socialisme.

Il aidait volontiers ceux qui s'adressaient à lui. Président de la Société des Économistes, de la Société de statistique, de la Société de tempérance, de la Société des institutions de prévoyance, il se faisait auprès de vous le patron des économistes et des statisticiens ; il vous présentait leurs ouvrages. Dans son cabinet, il encourageait de ses conseils la jeunesse, sans jamais compter le temps qu'il prodiguait pour lui être utile. Il connaissait les faiblesses de la nature humaine, mais il jugeait avec indulgence les personnes, et il était toujours bienveillant. La bonté était une qualité éminente en lui ; elle se manifestait en toute circonstance, avec les enfants aussi bien qu'avec les hommes, sans apprêt et sans vivacité de démonstrations, comme la manière d'être naturelle d'un caractère élevé et d'une âme sereine.

Ce n'est pas sans raison, Messieurs, que dans une compagnie telle que la vôtre un confrère possède une autorité semblable à celle dont a joui M. Hippolyte Passy pendant plus de quarante ans, et qu'après sa mort le sentiment général est que sa perte laisse un vide qui de longtemps ne sera pas comblé.

L'union rare des qualités d'esprit et de cœur dont il était doué est la cause de cette influence et du respect qui demeurera attaché à un nom trois fois consacré dans l'histoire de l'Institut, comme elle est la raison de nos regrets unanimes.

(Cette allocution a été écoutée par l'Académie avec une vive émotion.)
